

Seznec : les révélations d'une résistante

Roger Faligot enquête sur Charly, le mystérieux trafiquant de voitures au cœur de l'affaire.

Paris de l'occupation. Tout commence ce 11 avril 1944 par un rendez-vous manqué. Colette Noil, étudiante en lettres, fait le pied de grue, square Louvois, face à la Bibliothèque nationale. Le jeune étudiant qu'elle doit rencontrer dans le cadre de la Résistance se fait désirer. Fidèle aux consignes d'« Alain », le responsable de son groupe, Colette quitte le square. Apparaît sur le trottoir d'en-face une silhouette familière qu'elle feint d'ignorer : un homme bedonnant et trapu, au teint mat, enfoncé dans son manteau de cheviotte gris. C'est Charly, un ferrailleur qu'elle a rencontré au cours de liaisons clandestines.

Soudain une main, telle la serre d'un algol, lui agrippe l'épaule, et retentissent les trois syllabes funestes « Ges-ta-po ! ». Elle rejoint, dans une traction-avant qui file déjà à tombeau ouvert, son contact, « Jacques », glacé d'effroi. Rue des Saussaies, dans les locaux du Service de sûreté SS, la résistante est traînée dans les étages.

Terrorisée, elle s'attend à être martyrisée. « Ils savaient tout de moi, ils n'avaient aucune raison de me torturer », dit-elle aujourd'hui. La Gestapo sait qu'originaire du Doubs, lycéenne à Victor-Duruy, elle a fait hypokhâgne à Fénelon, en 1942 ; qu'elle n'est ni juive ni communiste mais elle a rejoint, sous le nom de « Claude », les Francs-Tireurs et Partisans grâce à des compagnes d'études. Colette a été « donnée ».

Agent de la Gestapo

Le mouchard, c'est Charly, l'homme de la rue Richelieu, qu'elle a souvent rencontré car il rendait des services pratiques, y compris des fournitures d'armes... Il est visiblement de mêche avec ces messieurs de la

Gestapo. Confrontée à lui, la jeune fille n'oubliera jamais ses yeux noirs fuyants et sa mine de « traître de théâtre ». Charly figure parmi ces « Français de la Gestapo » à la solde de l'occupant, comme le gangster Henri Lafont et l'inspecteur Pierre Bonny.

Un goût amer

Emprisonnée à Fresnes, Colette se retrouvera au camp de concentration de Ravensbrück, puis à l'usine Siemens de Berlin et, enfin, au camp de Sachsenhausen que les Alliés libèrent en mai 1945. Après six mois de convalescence à la montagne, Colette Noil se fait homologuer au Front National (l'organisation civile des FTP). Elle apprend l'identité d'« Alain » qui a survécu. Il a été blessé, le même 11 avril 44, au métro Saint-Cloud, au cours d'un accrochage avec la Gestapo. De son vrai nom Simon Vogel, il habite 27, rue Plat.

Elle s'y rend le cœur battant. Simon n'est guère chaleureux « avec son air d'agent secret ». Réticent à donner des informations sur le traître Charly, il précise toutefois que Charly ou Charles-Ali est un ferrailleur juif algérien qui a fait fortune sous l'occupation. Tout comme Joanovici, ce juif bessarabien, trafiquant avec les nazis comme avec les communistes et fréquentant Bonny et Lafont.

Cette rencontre lui laisse un goût amer. Pourquoi lui a-t-on fait prendre de tels risques en connaissant la vraie nature de Charly ? N'était-elle qu'un pion sur l'échiquier où se jouait une partie supérieure ? La vie reprend ses droits : la jeune femme embrasse une carrière d'ethnologue et devient conservatrice du Musée des arts anciens de Tunis. Dans les années 60, à Paris, elle rencontre

une ancienne déportée, qui avait caché des journaux FTP. C'est aussi Charly qui l'a dénoncée.

Une seule fois, Colette Noil a revu Simon Vogel. C'est en 1963 à l'enterrement de Marcel Prenant, cet ancien biologiste à Roscoff devenu chef d'état-major des FTP. Mais Vogel demeure un mystère. Même pour Boris Holban, Adam Rayski ou Victor Zigelman, ces anciens animateurs de la Main d'Œuvre Immigrée (FTP-MOI) que j'ai contactés pour retrouver sa trace.

Pour Colette, l'histoire aurait pu s'arrêter ici. Mais survient un rebondissement inattendu. Comme ses enfants habitent en Bretagne, elle partage son temps entre Paris et le Sud-Finistère. Un jour de 1993, elle achète le livre de Denis Seznec, *Nous, les Seznec*, (Robert Lafont). Il y retrace le destin tragique de son grand-père condamné au bagne, pour le meurtre d'un partenaire en affaires dont on n'a jamais retrouvé le corps, et le combat de sa famille pour sa réhabilitation...

En le feuilletant, Colette tombe en arrêt devant une photo : celle de Gherdi Boudjema, alias Charly. En plus jeune, mais c'est bien lui. Que vient faire « son » Charly dans l'affaire Seznec ?

Embargo contre les Soviétiques

Feuilletons le dossier : le maître de scierie Guillaume Seznec et le conseiller général de Suzun, Pierre Quemeneur, ont récupéré des automobiles du corps expéditionnaire américain à Brest de 1917. Ils sont partis le 25 mai 1923 à bord d'une Cadillac qu'ils vont vendre à Paris quand Quemeneur disparaît.

La vendre à qui ? À la jeune République des Soviets, l'objet d'un embargo, comme l'Irak de nos jours. Or, affirme Seznec, c'est le nommé Charly, alias « Francis » ou « l'Américain », vendeur de pièces détachées d'auto à Paris, qui était l'intermédiaire.

Toutefois au procès, impossible de retrouver ce gaillard, ce qui nuit à la cause de l'accusé suspecté d'avoir tué son ami. Le voilà condamné aux travaux forcés en novembre 1924. L'acte d'accusation est formel : nulle trace n'a été retrouvée à Paris du prétendu Charly qui apparaît comme une pure création de l'imagination de Seznec.

Pourtant en 1926, des journalistes retrouvent le ferrailleur et le photographient. Mais la preuve de l'existence de Gherdy ne constitue pas, selon la Justice, un fait nouveau de nature à obtenir une révision du procès. Pendant vingt ans, Seznec clamera son innocence au bagne de Guyane. Gracié en 1947 par le général de Gaulle, il meurt en 1954.



Guillaume Seznec à sa sortie du bagne en 1947. Victime d'une affaire d'État ?

Un an plus tard, le journaliste Claude Bal publie son livre *Seznec était innocent*. Bal est l'ami de Roger Wybot, le patron de la Direction de la Surveillance du Territoire (DST) qui croit en l'innocence de Seznec : il est certain d'un trafic avec l'URSS couvert par certaines personnalités de la III^e République... Ayant traité à la Libération les dossiers de collaborateurs, comme celui de Joanovici, Wybot aiguille Bal vers des pistes inexplorées.

Le reporter retrouve Gherdi à Epinay-sur-Seine. L'ancien ferrailleur nagé dans le luxe et vit dans un somptueux pavillon entretenu par un personnel stylé. Ayant prospéré grâce aux SS, il a consolidé ses avoirs avec les GI et vend désormais des « belles américaines ». Gherdi admet avoir connu Quemeneur et rencontré Seznec. Mais il ne veut plus entendre parler de cette affaire ni évoquer les jours sombres de l'occupation...

D'ailleurs, l'« honorable Gherdi », comme il se désigne lui-même, avait déjà tout raconté dès juillet 1923 à l'inspecteur Bonny, enquêteur de la Secréte, c'est-à-dire le contre-espionnage de la Sûreté générale. Un PV d'interrogatoire débusqué par l'avocat Denis Langlois confirmera ces dires en 1976. Dix ans après la mort de Gherdi qui a emporté ses lourds secrets dans la tombe, le 22 novembre 1966.

Double jeu

Ahurissant : l'existence de Gherdi était connue avant le procès, mais les pièces qui prouvaient que Seznec ne mentait pas avaient disparu. Autre fait marquant, Bonny connaissait Gherdi au moins depuis 1923... Ce que révèle aujourd'hui Colette Noil démontre que les deux hommes, Bonny et Gherdi, ont suivi la même trajectoire à l'ombre de la croix gammée. A une différence près : Bonny a été fusillé en 1944 tandis que le rusé Gherdi a conservé des liens

avec l'appareil soviétique en France. Son double jeu lui a sauvé la mise et l'a même enrichi. C'est ce que découvre Colette, cinquante ans après son arrestation.

Comment ne pas la croire ? Ses états de service dans la Résistance sont indiscutables. Et son récit, — que Seznec soit innocent ou non —, permet de mieux saisir l'ampleur de l'affaire d'État. Ce qui m'a été confirmé par une expérience personnelle : en 1992, j'ai trouvé dans les archives nationales américaines une photo, datant d'avril 1924, montrant une Cadillac torpedo de la même série que celle pilotée par Seznec. On y voit trôner Félix Dzerjinsky, le chef de la Tcheka, le futur KGB russe. Preuve que la nomenklatura soviétique s'approvisionne en voitures de luxe de ce type, en dépit de l'embargo.

« On peut imaginer que Quemeneur a été liquidé, car il se trouvait en porte-à-faux, dans ce trafic, entre l'URSS et les autorités françaises ? » se prend à songer tout haut Colette Noil. « En tout cas, j'ai été victime comme Seznec du même Charly et il jouait, en 1944, un double jeu entre les communistes et la Gestapo. »

Roger FALIGOT.



Colette Noil en 1945, peu de temps après son retour des camps de concentration. Comme Seznec, elle a été victime de Charly.



Un document : Charly en 1926.